
Un Fauteuil pour L'Orchestre



Déplace le ciel de Leslie Kaplan. Au Théâtre Gérard Philipe

déc 01, 2013

f Critique Anna Gramh

« Ce que l'amour peut faire, l'amour ose le tenter » Williams Shakespeare

L'une attend l'amour. L'autre pas. L'une est résignée, l'autre est remuée. Elle fantasme, évaporée, s'évade, tandis que l'autre, cachée derrière ses lunettes noires, macère, tourne en rond. Entre elles deux, rode l'ombre d'un Léonard, l'ombre de l'amour, un semblant d'aventurier armé de violentes revendications. Une certaine image de l'amour avec son grand chapeau et son grand manteau, image un peu désuète, un brin usée, un archétype qui se balade entre ironie et cartoon. Une image frondeuse, virile, une image d'actions, de justice expéditive, une image de pur et dur comme un couvercle trop lourd qui les emprisonne, les étouffe, les écrase. Une certaine image de l'amour qui se mêle aux images omniprésentes d'une télévision toujours allumée.

L'une passe une partie de son temps à somnoler, l'autre passe le plus clair de son temps à rêvasser. Ressasse Léonard, cherche Léonard, admire Léonard. Mais qui est Léonard. Une noyade, une fuite ? *The bad Guy*? Elle s'acoquine au franc-tireur, emprunte au mythe, s'accroche à un prénom, comme un vêtement abandonné, une coquille vide. Cette idée de l'amour, gluante, leur colle le train, glisse sur les murs. Virevolte au-dessus d'elles l'ombre de Léonard, passe et repasse la présence fantomale du cow-boy qui les poussera à se reprendre, à se redresser, à se réinventer.

Attente et insatisfaction contaminent, alimentent la parole entre elles. Elles parlent de l'existence, de la langue française, du genre des mots,

lâchent le fil du quotidien pour le désert de l'Ouest, car la simple énonciation de certaines villes américaines les transportent, les projettent dans les grands espaces sauvages de certains westerns. Attente et conquête. Tandis que Léonard, shérif ou hors la loi, toujours tonton flingueur joue du pistolet devant la belle alanguie en crinoline.

Pourtant chez elles, tout reste atone, cloisonné, mécanique. Mais la belle de saloon, éternel second couteau, se prend au jeu, prend des libertés avec ses arrières plans, commence peu à peu à déplacer ses horizons. Car l'amour est une évasion que la réalité ne peut offrir.

Attente de l'amour. Dérivatif au quotidien. Attente et espérance qui bouleversent lentement les places auxquelles elles sont assignées. Leur désir, l'immobilité du songe devient une promenade, déplace pas à pas la logique mortifère dans laquelle elles s'étaient enfermées.

Léonard crée des perspectives, reconfigure ce qu'elles se figuraient. Leurs réflexions se frottent constamment à l'offre télévisuelle perpétuellement tendue, pour rebondir sur la texture élastique du rêve. Le rêve d'amour de l'une nourrit l'autre, le mal d'amour devient le mal nécessaire pour se détacher de la domination qu'elles subissent. La quête d'amour devient alors une porte de sortie, devient une ouverture à l'empathie, la quête réenchante, consolide leur relation. L'ami Léonard éclaire les angles morts, aide les deux amies à prendre conscience de leurs forces, l'amour devient un outil pour décupler, repousser leurs limites.

La proposition s'emploie à questionner la réalité, déploie plusieurs niveaux de fictions, décale les corps, la gestuelle, démultiplie la narration.

Une réflexion de Leslie Kaplan, sur l'inertie des clichés, une invitation à accueillir l'autre en soi, un voyage abstrait porté par deux magnifiques comédiennes, Frédérique Loliée et Élise Vigier.

Source : <http://unfauteuilpoulorchestre.com/critique--deplace-le-ciel-de-leslie-kaplan-au-theatre-gerard-philipe/>